Puis, les plaintes arrivant de tous les côtés, on le fit passer devant un conseil d'enquête composé de sept membres.

Trois membres lui furent favorables. A l'issue du conseil, devant lequel il eut une attitude correcte, un rapport fut envoyé au ministre de la guerre.

Peut-être 'aurait-on, encore une fois, usé de bienveillance à son égard si,le soir même où s'était réuni le conseil, Chatelain, au lieu de se constituer prisonnier sur parole,comme il devait le faire n'était allé courir les cafés et les restaurants de nuit en compagnie de filles.

Un deuxième rapport, redigé par le commandant Faure, suivit le premier et sur l'ordre du ministre, Chatelain fut cassé du grade d'adjudant, remis sergent et envoyé à Antibes.

C'est alors que tout fut découvert : ses offres de livrer un fusil Lebel et ses lettres aux Allemands et au consul italien.

Arrêté et mis en prison, Chatelain n'a jamais témoigné le moindre remords. Il ne parait pas *comprendre* l'ignominie. Il ne montre aucun repentir, et c'est avec une incroyable indifférence qu'il a reçu les deux lettres très dignes qui sont au dossier, et dont il sera probablement donné communication à l'audience.

Dans ces lettres — l'une est de son père et l'autre de son oncle habitant l'Amérique — après lui avoir reproché sa scélératesse, on lui dit qu'il ne fait plus partie de la famille et, comme dernier conseil, on ajoute qu'il ne lui reste plus qu'une chose à faire; s'apprêter à mourir bravement.

D'autre part, écrivant à l'un de ses cousins, Chatelain disait en terminant :

« Je n'affranchis pas ma lettre et pour cause. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

Le misérable ose encore plaisanter.

Quant à Joséphine Grac, sa complice, elle a été remise en liberté après plusieurs mois de détention, aucune charge grave ne pesant sur elle.

Cette fille est grosse. Sa situation intéressante lui a valu, dans la prison, certains égards de la part du personnel.

A quelqu'un qui l'allait voir, elle répondit :

— Ici (en prison) je me trouve fort bien. Et puis je suis auprès de lui. D'ailleurs, je l'aime et, s'il est condamné, quel que soit le lieu où on l'enverra, je le suivrai.

Pas plus que son complice, Joséphine Grac ne se fait une idée exacte de l'action infâme pour laquelle Châtelain, qui est heureusement une exception dans l'armée, va passer en jugement vendredi prochain.

L'AGITATION BOULANGISTE

La Ligue d'action boulangiste

La Ligue d'action boulangiste a tenu sa deuxième réunion,lundi soir,à Paris, boulevard Sébastopol, à la Brasserie Française. Quatre cents personnes y assistaient.

Tout d'abord, la réunion a décidé par acclamation M. Laguerre, président et MM. Vergoin et Laisant assesseurs. M. Martineau a été choisi comme secrétaire général.

On vote ensuite les sept articles constitutifs de la Ligue et on nomme le bureau définitif de la Ligue, et du Comité directeur.

M. Daynaud, socialiste, vient auparavant demander que la Ligue affirme nettement comme elle comprend la revision. « Il faut, ajoute-t-il, que la Ligue affirme la nécessité des revendications sociales de la classe nombreuse des déshérités. »

L'assemblée décide que la ligue fera examiner la motion de M. Daynaud dans sa troisième réunion.

Le bureau est enfin constitué ainsi :

MM. Laguerre, président ; Deroulède, Laisant, de Ménorval, Raoul Varet, vice-présidents; Alfred Martineau, avocat, secrétaire général.

M. Laguerre trace ensuite le but de la Ligue, « but éminemment patriotique et revisionniste. »

Il termine ainsi :

« Les exclus de l'extrême-gauche ou les condamnés du Conseil municipal, tous les citoyens qui ont le dégoût du parlementarisme bourgeois se retrouveront au jour de la victoire que nous gagnerons sur la réaction orleano-ferryste. »

Poursuites contre M. Deroulède

Le gouvernement, dit l'*Autorité*, a pris la résolution de déférer M. Paul Deroulède devant les tribunaux, à raison de son escapade,à la suite du dîner offert à ses amis au café Riche par le général Boulanger.

Le ministre doit être fier de cet acte d'autorité. Il s'imagine prouver qu'il est fort pour avoir osé incriminer un des amis les plus dévoués de l'homme qui est devenu un épouvantail pour les opportunistes.

En frappant M. Deroulède, il a l'air de dire au général Boulanger : « Nous ne te craignons pas, *nous osons* même te provoquer, car c'est toi que nous voulons atteindre dans la personne de l'un de tes partisans les plus dévoués. »

Et la preuve que c'est le général Boulanger qu'on vise, c'est que les poursuites contre M. Paul Deroulède sont des plus anodines, puisqu'on le défère simplement au tribunal de simple police, sous l'inculpation « de bruit et tapage nocturne, ayant troublé la tranquillité des habitants.

C'est là un joli exploit, et le ministère Floquet a le droit d'être fier de ce coup d'autorité.

REVUE DE LA PRESSE

Dans son article hebdomadaire du *Matin*, M. Jules Simon prend durement à partie l'extrême-gauche :

« Plus elle détruit, dit-il, plus elle est contente. Elle pense que ces destructions éternelles sont un régime rassurant et fortifiant. Elle ne cesse de chanter des hosannah à sa propre gloire. Au commencement du déficit, quand on lui reprochait ses folles dépenses : Vous vous trompez de moitié, disait-elle, ce n'est pas 500 millions que nous avons dépensés, c'est un milliard. Elle trouve toujours, pour raccommoder le budget, quelque nouvelle catégorie d'insurgés à pensionner.

» Elle a un mal secret, dont elle parle le moins possible, qu'elle s'efforce d'oublier, et dont la pensée l'obsède jour et nuit : c'est le socialisme. Il y a des radicaux socialistes ; on les compte : c'est une poignée. Les autres ont peur et horreur du socialisme; mais comme ils perdraient leur temps en le disant, ils se taisent. Si on les questionne, ils se jettent dans les divagations et les déclamations. Ils sentent bien qu'ils vivent par le socialisme, et qu'ils mourront par lui avec nous tous, s'il arrive. Ils le servent, ils le poussent, ils préparent son avènement, et ils en tremblent. Personne n'est jamais plus effrayé de leurs victoires qu'eux-mêmes. »

Impossible de dire mieux et plus juste.

Dans l'*Intransigeant*, M. Henri Rochefort raille les sénateurs de la crainte qu'ils ont du général Boulanger et les prévient obligeamment que leurs jours sont comptés :

« Ces excellents cacochymes, que la frousse démantibule, devaient pourtant se montrer particulièrement reconnaissants envers les députés et les journalistes qui leur font actuellement l'honneur inespéré de s'occuper d'eux. Jusqu'ici comme au 24 février 48 ou au 4 septembre 70, on les avait constamment traités comme des quantités négligeables. La révolution était faite, la République proclamée, quand tout à coup quelqu'un se frappait le front et s'écriait :

« Eh bien ! et le Sénat que nous avons oublié ! »

» On donnait alors quinze sous à un commissionnaire, qui allait au Luxembourg dire simplement à ces messieurs :

« Allons, oust ! A c'te niche ! »

» Le président remettait les clefs du monument au commissionnaire et partait pour la campagne, sans rencontrer autre chose qu'un loustic qui lui enfonçait d'un coup de poing son chapeau sur les yeux.

» Telle avait été la fin de tous les Sénats. A cette heure, au lieu de le renvoyer comme ses aînés, à l'aide d'un coup de pied dans le derrière, on s'occupe de supprimer celui-ci en l'expulsant régulièrement de la Constitution. Et, loin de se déclarer heureux et fier de cette déférence inusitée,il joue l'offensé et le dédaigneux. A-t-on vu ce petit ingrat ! »

Ignotus, du *Figaro*, a interrogé des paysans de l'ouest au sujet du général Boulanger :

« J'ai trouvé un Jacques Bonhomme qui me répond toujours par des questions. Il est inquiet par le côté *guerrier* du général. Le paysan espère la paix. On lui a tant parlé de la guerre imminente qu'il n'y croit plus ! Cependant,le paysan de cette partie d'Ouest est plus militaire qu'aucun, par une sorte d'atavisme — étant le petit-fils des géants de la Vendée militaire.

» *Certes, le paysan vendrait sa part de liberté politique pour un peu de tranquillité* — comme Esaü affamé vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ! Mais il n'est pas boulangiste. Il voterait pour le général, son compatriote, sous l'impulsion des chefs conservateurs qu'il a l'habitude d'écouter, mais il le fera avec quelque inquiétude, comme en se grattant le haut de la tête.

. . . .

» Quant à la formule du général, elle est une trouvaille que personnellement il n'a point faite. Elle est bien à *l'heure ! Le paysan désire* réellement la Révision et la Dissolution. Il en a plein le dos, dit-il, de ce Parlement qui ne le protège point contre le producteur ennemi et qui augmente ses impôts à mesure que diminuent ses recettes.

» Il en veut à la République qui ne s'occupe que des villes.

« Eh bien ! Jacques, votez pour les princes ? — Qui et où sont-ils ? » C'est la situation morale que j'avais prédite. J'écrivais aussi : « Fasse Dieu qu'alors un prince se présente et dise à Jacques Bonhomme : Celui que tu attends, c'est moi ! »

» Malheureusement, les princes, qui écrivent à trop de monde, ne veulent décidément pas écrire au paysan, comme si Jacques ne savait pas lire ! « Le Prince à Jacques Bonhomme ! » quel beau début pourtant !

» Pour le moment, Jacques nie tout, mais il n'affirme rien !

» M. Carnot aura fait son voyage sans apercevoir *Jacques !* »

La *Lanterne* publie une lettre de M. Alfred Naquet, en réponse aux attaques dont il est l'objet depuis son discours du café Riche :

« J'ai voté la Constitution en 1875 avec Gambetta, parce que je voyais dans ce vote un expédient dissolutionniste, et que la loi constitutionnelle contenait un article permettant la revision dont je pensais qu'on se servirait.

» Trois mois plus tard, quand je vis Gambetta accepter la Constitution comme définitive et chercher à y faire le lit du parti républicain, je refusai de m'associer plus longtemps à son œuvre, je votai contre les lois organiques et je fis, dans le midi de la France, la campagne que l'on sait. A cette époque, Gambetta gouvernait en maître notre parti, et M. Camille Pelletan qui, non plus que M. Clémenceau, ne s'était encore séparé de lui, voyant que je le combattais, m'attaquait avec autant de... bonne foi dans le *Rappel* qu'aujourd'hui dans la *Justice*.

» Quand, en 1884, Barodet propose la revision, quoique Gambetta y fût hostile, — il ne l'a acceptée, et encore en apparence, qu'après le rejet du scrutin de liste par le Sénat, — je parle en faveur de la revision.

» Quelques mois auparavant, j'avais été anathématisé par M. Clémenceau et ses amis. J'avais évité une crise ministérielle ; j'avais affirmé à la tribune, et la Chambre m'avait suivi, qu'un désaccord survenu entre M. Jules Ferry et la Chambre, sur la fixation de l'ordre du jour, dissentiment à la suite duquel, d'ailleurs, M. Ferry s'inclinait devant le vote des représentants du pays, n'était pas suffisant pour légitimer le renversement du cabinet.

» Ce jour-là, je fus un grand homme pour M. Ferry et un misérable repêcheur de ministères pour M. Clémenceau. Mais lorsque je parlai sur le projet de révision Barodet, ce fut le tour de M. Ferry de me trouver dénué de sens politique.

» Et voilà comment, pour être demeuré un, j'ai été accusé par les opportunistes comme par les radicaux d'être multiple, alors que c'étaient les autres qui se rendaient coupables des variations qu'ils me reprochaient. »

L'identité des condamnés

Une aventure qui se reproduit de temps en temps est celle-ci : un homme qui est allé chercher fortune loin de son pays rentre paisiblement au bout de longues années, soit qu'il ait éprouvé des déceptions, soit, au contraire, que le succès ait couronné ses efforts et qu'à l'heure du repos, il ait été ressaisi par l'attrait de la terre natale.

Il n'est encore qu'à demi-orienté ; il n'a pas renoué de relations. Il s'installe à l'hôtel, inscrit, en homme qui n'a rien à cacher, sur la feuille de police son nom, ses prénoms, son âge, son lieu d'origine; en revenant d'une bonne flânerie, il s'étonne de l'air rogue avec lequel on lui apprend que des messieurs sont venus le demander et l'attendent encore et, brusquement, il se voit environné d'agents de la force publique.

Ils ont bien quelque méfiance, les agents, car il leur semble surprenant qu'on se mette si bénévolement à leur merci,quand on a tant de raisons de se savoir guetté; mais quoi ! ils en ont vu de toutes les couleurs, et il y a des chenapans si effrontés ! La constatation d'identité commence : « Vous vous appelez bien Bertrand ? — Sans aucun doute. — Vous avez bien pour prénoms Etienne-Marie-Joseph? — C'est exact. — Vous êtes bien né en 1829 ? — Le 17 mai. — A Saint-Exupère. — Département des Hautes-Cévennes. — Nous sommes d'accord; eh bien ! avouez que vous n'êtes pas gêné : il s'en faut pourtant de quelque chose que votre condamnation soit prescrite. »

Le prétendu criminel ainsi appréhendé multiplie les signes de stupéfaction. On lui prouve, par la production des pièces les plus authentiques, qu'il a été condamné par défaut ou par contumace pour d'affreux méfaits, que des ordres ont été donnés pour s'assurer de sa personne partout où on le rencontrerait.

Et ce n'est pas tout : il est signalé comme un incorrigible récidiviste, et on lui met sous les yeux la liste des prisons où il a été écroué à des époques diverses. « Mais rien de tout cela ne me regarde.— Etes-vous, oui ou non, Bertrand (Etienne-Marie-Joseph) ? — Né à Saint-Exupère, le 17 mai 1829, parfaitement : mais. pendant que la justice de mon pays m'accablait de flétrissures, je vivais dans les pampas. Les plus gros bonnets de mon pays d'adoption en pourront témoigner, et même les consuls de France qui se sont succédé dans la contrée n'ont pas pu m'ignorer.»

On vérifie l'alibi ; on procède à des confrontations ; les gardiens de prison appelés croient parfois démêler un air de famille ; mais ce n'est pas cela : leur pensionnaire était plus gros ou plus maigre ; il avait la barbe plus blanche ou mieux fournie, le nez plus fort : non, il n'y a pas de déguisement qui tienne, ce n'est pas leur homme. On arrive à se convaincre qu'un malfaiteur a trouvé bon d'endosser l'état-civil d'un camarade d'enfance, parfois d'un proche parent, devenu comme lui étranger au pays d'origine et qu'il supposait parti sans esprit de retour.

Des fraudes de ce genre jettent parfois de singuliers désordres dans la tenue des casiers judiciaires. Il arrive qu'un maire de village reste fort perplexe en recevant d'un parent éloigné l'avis que tel enfant de la commune a subi une condamnation entraînant la privation des droits civiques : « Vraiment, dit-il, je n'aurais pas cru cela de lui ; c'était pourtant un bon sujet ; ah ! s'il s'agissait de son garnement de cousin ! Enfin, je les ai perdus de vue tous les deux, et je n'ai qu'à noter le renseignement qui m'est transmis. » A plus forte raison, le greffier du tribunal d'arrondissement, chargé de la tenue des casiers judiciaires, enregistre-t-il sans prétentions critiques, les notifications qu'il reçoit ; mais quand elles sont erronées, l'intéressé peut être le dernier à se douter qu'elles existent.

On vient d'en avoir une preuve dans l'affaire de Lucas, l'employé qui,en une heure d'affolement, a tiré au Havre sur Mlle Louise Michel. Cette exaltée se pique de comprendre l'exaltation chez les autres et traite l'acte de Lucas comme une innocente vivacité de polémique. Il est permis à ceux qui n'ont point de rôle dans l'affaire et qui n'envisagent que l'intérêt social, de ne pas partager cet excès d'indulgence. Mais qu'on puisse penser du fait en lui-même, il est bien établi que Lucas menait une vie modeste et régulière, que les gens qui le connaissaient le mieux ont été ahuris de son accès meurtrier et qu'il n'est venu à la pensée de personne de rappeler à son propos le vers classique :

Quelque crime toujours précède les grands crimes

L'instruction une fois commencée, on découvrit pourtant qu'on avait affaire à un étonnant récidiviste qui, en moins de quatre ans, avait réussi à empocher sept condamnations devant sept tribunaux différents éparpillés aux quatre coins de la France et même en Algérie.

Or, en serrant de plus près les faits, on a acquis la certitude que, dans le temps où il occupait tant de tribunaux correctionnels, Lucas n'avait pas quitté le Havre. Et c'étaient bien ses prénoms, c'était bien son état-civil ; son casier s'enrichissait tous les jours. Un aventurier, un de ses parents, à ce qu'on suppose,se promenait muni de papiers à son nom. S'il n'avait commis la coupable action qui a amené la justice à s'occuper de lui, il ne se douterait probablement pas encore du terrible dossier qui s'amoncelait à sa charge. Et si, au lieu de mener une vie sédentaire, de faire tous les jours acte de présence dans la même maison de commerce, il eût été nomade, on voit d'ici quel travail c'eût été pour lui de se débarrasser de ces antécédents précisés par des jugements en règle.

La police de recherches tire un parti sérieux des ressources nouvelles qui lui sont fournies par la photographie et les notes anthropométriques ; elle identifie ainsi des « chevaux de retour » habiles à dissimuler leur personnalité ; il y aurait bien un progrès analogue à introduire dans la tenue générale des archives criminelles, et bien des fois, si la feuille d'avis de condamnation était accompagnée de la photographie du condamné, il se trouverait quelqu'un pour signaler une confusion de personnes.

NOUVELLES DU JOUR

Conférences au ministère de la guerre

Paris, 1er mai. — Le ministre de la guerre après s'être entretenu avec le général Saussier des questions militaires intéressant le gouvernement de Paris, a voulu s'éclairer sur d'autres points importants de notre organisation militaire. C'est pourquoi il a fait demander le général de Miribel et a eu avec lui un entretien prolongé.

Banquet royaliste à Paris

Paris, 1er mai. — Ce soir, a eu lieu le banquet *des royalistes du XVIe arrondissement*.

Les assistants étaient nombreux.

MM. Calla et Aclocque ont prononcé des discours,où ils ont exposé de nouveau le programme de M. le comte de Paris et ils ont été applaudis.

Ils ont dit, que « le prince est seul capable de sauver le pays. »

Après ces discours, l'assemblée a voté une adresse que M. Calla et les délégués des comités royalistes porteront, demain, à M. le comte de Paris à Sheen House. L'adresse se termine par les vœux et l'assurance de la fidelité de l'assemblée à celui qui veut être « le roi de tous et le premier serviteur de la France. »

Remplacement de M. Herbette à Berlin

Paris, 1er mai. — Le *Courrier du Soir*, organe Floquettiste, donne comme possible le remplacement de M. Herbette à Berlin, par M. Decrais, notre ambassadeur à Vienne.

Ce journal ajoute qu'il entre dans les vues de la diplomatie française de placer auprès de Frédéric III, un diplomate éprouvé, qui puisse, sans être obligé de changer la posture déjà prise, travailler efficacement à un rapprochement établi sur les bases de la considération mutuelle.

L'instruction du duel Dupuis-Habert

C'est M. le juge Garcot qui a été chargé de procéder à l'instruction du duel Dupuis-Habert.

M. Habert a été interrogé déjà par le juge, mais aucun témoin n'a encore été entendu et aucune resolution relative à la mise en liberté provisoire de M. Habert ne sera prise avant l'enterrement de M. Dupuis.

L'affaire Lucas

La cour d'assises de la Seine-Inférieure devait juger aujourd'hui Lucas, qui, au cours d'une réunion publique au Havre, tira plusieurs coups de revolver sur Louise Michel.

On mande de Rouen que, par suite d'une erreur matérielle commise dans la procédure, les jurés n'ont pas été convoqués.

L'affaire ne viendra que le 18 mai.

La conférence internationale des sucres

M. Waddington, ambassadeur de France à Londres, a envoyé hier soir,par dépêche à M. Goblet, ministre des affaires étrangères, des renseignements sur l'état de la question des sucres. On sait que la conférence a déjà admis un certain nombre de principes. Mais d'autre part,les Etats-Unis n'ont pas encore envoyé leur adhésion à la conférence.

La Belgique paraît résolue à maintenir le système de l'abonnement.

Enfin l'Allemagne n'a pas encore fourni un certain nombre de documents qu'elle a promis de soumettre à la conférence. Il en résulte, qu'on ne peut encore prévoir d'une façon certaine à quelle époque des solutions définitives interviendront.

L'empereur Frédéric III ne se rend pas à Wiesbaden

On télégraphie de Berlin au *Temps* que la dernière nuit de l'Empereur a été moins bonne. Les médecins constatent,non sans inquiétude,une certaine faiblesse. On a renoncé de nouveau à toute idée de déplacement et pour le moment il n'est plus question du voyage de Potsdam.

Une entrevue entre le roi Milan et la reine Nathalie

De Belgrade on télégraphie que le roi Milan doit aller, vers la fin du mois de mai, à Vienne où il se rencontrera avec la reine Nathalie qui reviendra de Florence.

On décidera dans cette entrevue dans quelle université d'Allemagne le prince royal fera ses études.

Une grève des maîtres verriers dans le département de la Seine

Les maîtres verriers des départements de la Seine et de Seine-et-Oise sont décidés à éteindre les fours vendredi prochain, et à se mettre en grève.

Le préfet de police vient de décider qu'il ferait reconduire à la frontière les ouvriers étrangers qui sont les meneurs de cette grève.

Une explosion

Rome, 1er mai.—Un accident est survenu au fort Tiburtino, près de Rome, où le prince de Naples assistait à des expériences de dynamite. Une cartouche a éclaté blessant au visage le général Doucieux ; d'autres officiers ont été aussi blessés, surtout un capitaine du génie.

Le prince royal a eu deux légères contusions aux jambes.

La conférence marocaine

Le gouvernement français n'a reçu de Madrid aucun avis indiquant l'ouverture de la conférence marocaine annoncée pour le 1er mai. Le gouvernement français ne se refuserait pas à prendre part à cette conférence, mais il ne semble pas que des explications bien complètes soient parvenues jusqu'ici. On est fondé à croire que les chaleurs étant déjà fort avancées à Madrid, les conférences relatives au Maroc n'auront pas lieu maintenant avant la fin de l'été.

Un discours de M. Floquet

On nous donne comme certain que, pendant les vacances parlementaires, M. Floquet se propose d'aller placer un grand discours qui lui paraît absolument nécessaire.

On cherche en ce moment, l'endroit où le président du Conseil pourra bien se faire inviter pour une inauguration ou une cérémonie quelconque.

Ne serait-ce pas par hasard, à Rouen, que M. Floquet se rendrait très prochainement sur l'invitation du conseil municipal.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

La fabrication des tapis en Allemagne

Nous extrayons, d'un rapport du consul français à Francfort, le passage suivant :

« L'industrie des tapis en Allemagne, après avoir joui il y a quelques années d'une grande prospérité, a eu à souffrir dans ces derniers temps d'une concurrence exagérée. De nouveaux établissements furent créés, les anciens furent agrandis, de sorte qu'il devint difficile même aux maisons bien accréditées de maintenir leur ancien chiffre d'affaires, à moins de se contenter de bénéfices minimes, hors de proportion avec les efforts et les risques encourus. Sous ce rapport, une amélioration sensible paraît s'être récemment produite. Ce relèvement est dû, non pas à une diminution de la production ni à une grande hausse de prix, mais à l'augmentation des besoins du marché. Le goût des tapis a pénétré dans des classes de la société où jusqu'ici on avait renoncé à ce luxe, les classes populaires considèrent encore aujourd'hui le tapis comme un objet de luxe, et ce goût a été habilement stimulé par les fabricants, en produisant des articles qui, tout en ayant de jolis dessins et une solidité suffisante, sont d'un bon marché tout à fait remarquable. Les fabricants allemands sont arrivés à des résultats qui méritent d'être signalés. « Un tapis, qui coûtait, il y a quelques années, soixante thalers (225 fr.). dit à ce propos un organe de cette industrie, coûte aujourd'hui à peu près autant de marks (75 fr.) Il va sans dire que le tissu n'est pas d'aussi bonne qualité, que la finesse des couleurs et les soins apportés à la fabrication ne sont plus les mêmes et qu'enfin on a un peu économisé sur les dimensions. Mais la première impression, surtout pour celui qui n'est pas connaisseur, est qu'il se trouve en présence d'une marchandise analogue à l'ancienne. »

» Le tapis de Smyrne, noué à la main, tient encore en Allemagne le premier rang qui ne saurait lui être disputé par les tapis similaires fabriqués à la mécanique, bien que ces derniers étant moins coûteux trouvent plus facilement preneurs. On assure, d'ailleurs, que certains industriels allemands produisent depuis quelque temps des tapis noués à la main qui peuvent parfaitement rivaliser au point de vue de la finesse de la laine et de l'arrangement des couleurs avec les tapis d'Orient. Ces produits sont envoyés en Asie d'où on les exporte, principalement en Angleterre comme véritables tapis d'Orient.

» L'Allemagne achète, d'ailleurs, plus de tapis d'Orient qu'autrefois, la mode de recouvrir les divans, les murs, etc., de ces tapis tendant à se généraliser.

» Quant aux tapis qui se vendent par rouleaux, les Allemands les fabriquent actuellement d'une façon assez satisfaisante pour faire une concurrence redoutable aux tapis anglais et belges, non seulement sur le marché indigène, mais aussi sur les marchés étrangers, les dernières statistiques ayant montré que l'exportation des tapis allemands tendait à s'accroître d'année en année. »

MARCHÉS DES LAINES A TERME

Cours du 2 Mai 1888

(De nos correspondants spéciaux)

MOIS	Laine en suint de La Plata — LE HAVRE prima bonne cou 36 0/0 — Cote du jour	Cote précéd	ANVERS prima courante 34 0/0 — Cote du jour	Cote précéd.	Peignés ANVERS — FRANÇAIS — Australie — Cote du jour	Cote précéd.	FRANÇAIS — Buenos-Ayres — Cote du jour	Cote précéd.	ALLEMANDS — Australie — Cote du jour	Cote précéd.	ALLEMANDS — Buenos-Ayres — Cote du jour	Cote précéd.
Janvier	158 50	158 50	148	146	...	...	525	525	560	560	540	535
Février	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
Mars	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
Avril	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
Mai	152 50	152 50	144	141	...	...	515	510	555	555	530	520
Juin	153 50	153 50	145	142	...	...	517 50	515	555	555	532 50	525
Juillet	154 50	154 50	146	144	...	...	520	517 50	560	560	535	530
Août	155 50	155 50	147	145	...	...	522 50	520	560	560	540	532 50
Septembre	156 50	156 50	148	146	...	...	525	520	560	560	540	535
Octobre	157 50	157 50	148	146	...	...	525	520	560	560	540	535
Novembre	158 50	158 50	148	146	...	...	525	520	560	560	540	535
Décembre	158 50	158 50	148	146	...	...	525	525	560	560	540	535

Le Havre : marché ferme, vente 625 balles. — Anvers : marché ferme, vente 315,000 kil.

La laine à Londres

(De notre correspondant spécial)

LONDRES, 1er mai.
Wool Exchange City.

Avec un catalogue composé surtout de laines de négoce l'animation a été ce soir au moins aussi grande qu'elle était hier. Les prix sont, sauf de rares exceptions, 15 0/0 plus élevés que ceux du début. Cette hausse est absolument générale portant sur tous les genres. La bonne laine fut la première à voir ses prix augmenter sensiblement dès la deuxième semaine les genres défectueux furent, à cause de leur extrême abondance, plus lents à s'élever mais depuis une huitaine de jours ils ont réussi à se mettre au pair des bonnes qualités. Les croisés n'ont pas cessé un seul jour de jouir d'une faveur telle qu'ils sont actuellement en hausse marquée sur le début. Les laines à carde sont elles aussi très demandées et ont gagné 5 à 10 0/0 sur l'ouverture.

Ce soir, le négoce français a pris environ 25.000 balles principalement pour Reims ; la fabrique en enlevant un millier. L'Allemagne qui a montré depuis le début une très grande activité continue à opérer malgré la hausse ; il en est de même de l'Angleterre.

Laines

ANVERS, 1er mai.

Avis mensuel. — Laines de la Plata : existences au 31 mars dernier 18.774 balles ; arrivages, 18.301 b.; ventes, 3.893 b.; passage, 9.969 b.; stock ce jour, 23.213 b.

La demande durant ce mois a été assez active et s'est portée principalement sur les laines de Montevideo. Les ventes totales ont atteint le chiffre de 3.893 b. la Plata, y compris 109 b. avariées vendues publiquement le 18 de ce mois.

Les acheteurs de l'Allemagne et ceux de notre pays ont le plus largement opéré, alors que ceux de la France se sont tenus sur la réserve.

Les cours payés ce mois sont revenus environ à la parité de ceux de la vente publique de janvier, et les laines fines ont parfois obtenu une légère avance.

Laines diverses : ventes, 83 balles ; stock ce jour, 7 769 b.

Peaux de mouton : Stock au 31 mars dernier, 103 b.; arrivages par divers navires, 139 b.; ventes, 39 b.; passage, 60 b.; stock ce jour, 143 b.

Laines et peignés à terme : Les affaires traitées durant ce mois se montent à : Laines en suint, 3.650 b. sur avril, juin à décembre, de fr. 1.33 à fr. 1.45 ; peigné français, 410.000 kilos Plata, sur mai à octobre, de fr. 4.85 à fr. 5.15 ; peigné allemand, 2.560.000 kilos Plata, sur avril à décembre, de fr. 5 à fr. 5.35 et 10.000 kilos Australie, sur mai, à fr. 5.45. J. J. MELGES.

LE HAVRE, 1er mai.

Ventes à terme : 150 balles de laine Buenos Ayres, en suint, type prima. bonne courante, sur mai. à fr. 152.50 les 100 kil. : 75 b. dito. sur juin à fr. 153 ; 25 b. dito. sur juillet, à fr. 154 ; 25 b. dito, sur août. à fr. 155 ; 250 b. dito, sur septembre, de fr. 156 à 156.50 ; 100 b. dito, sur octobre, à fr. 157.50.

Mouvement maritime lainier

Le steamer *Montevidean* est parti le 28 avril de Liverpool pour la Plata où il chargera en laines pour Dunkerque.

Le steamer *Ville de-Riposto* prend charge en ce moment en Algérie pour Dunkerque et le Havre.

Le steamer anglais *Speencer* est arrivé le 1er mai à Dunkerque venant de la Plata.

Le steamer *Uruguay* venu de Dunkerque au Havre a suivi le 30 avril de ce port pour la Plata où il chargera des laines en retour.

Le steamer *Parana* est parti le 29 avril de Ténériffe pour Dunkerque avec laines de la Plata, attendu le 8 courant.

Le steamer anglais *Phœnician* attendu dans quelques jours à Dunkerque, venant de la Plata avec laines, prendra charge au Havre de nouveau pour cette destination et en suivra vers le 20 mai.

Le steamer *Tamar* venant de la Plata avec laines était attendu le 3 mai à Southampton et en suivra aussitôt pour Anvers. Arrivé le 29 avril à Southampton.

Le steamer *Tafna* est parti le 1er mai pour les Mers du Sud où il chargera en laines.

Le steamer *Yarra* est parti le 2 mai de Marseille pour l'Australie où il chargera en laines pour la France.

Le steamer *Magellan* est arrivé le 30 avril à Pauillac, venant des Mers du Sud et la Plata avec laines.

Le steamer *Cuvier* est parti le 28 avril de Liverpool pour la Plata avant charger en laines.

Le steamer *Uarda* est attendu dans quelques jours au Havre, venant des Mers du Sud et de la Plata avec laines.

Le steamer *Ville-de-Lille* doit charger actuellement à Marseille pour Dunkerque.

Les steamers *San Martin* et *Dom-Pedro* partiront le 10 mai du Havre pour la Plata où ils prendront charge en laines pour Dunkerque.

Le steamer *Ville-de-Messine* est parti le 28 avril d'Oran pour Dunkerque et le Havre avec laines.

Le steamer *Martinique* débarquait du 30 avril au 1er mai à Dunkerque des marchandises de l'Algérie.

Le steamer *Belgrano* a suivi le 30 avril de Dunkerque pour le Havre avec son solde de laines de la Plata, arrivé le 1er mai en ce port.

Le steamer *Liban* est arrivé le 28 avril à Marseille venant de la Plata.

Le steamer *Bothwell-Castle* est arrivé le 28 avril à Anvers venant d'Australie.

Le steamer *Hannover* est parti le 28 avril d'Anvers pour la Plata.

Le steamer *La France* est parti le 27 avril de Montevideo pour Marseille.

Le steamer *Océanien* a débarqué à Marseille 1.031 b. laine et 272 b. pour le Havre ; 272 b. laine de Melbourne et 707 b. laine d'Adelaide pour Londres.

Le steamer *Amazone* a débarqué à Marseille 22 b. laine de Mersina.

Le steamer *Norwich* a débarqué à Anvers 408 b. laine brute de Harwich.

Le steamer *Condor* a débarqué à Anvers 916 b. laine de Londres.

Le steamer *Bothwell Castle* a débarqué à Anvers 361 b. laine de Sydney, plus 30 b. laine a option Anvers ou Hambourg.

Marchés allemands

On écrit de Berlin :

« La tendance ferme des enchères de laines de Londres ainsi que la hausse de jour en jour sur les marchés de laines de France, ont produit dans cette ville une disposition ferme. Néanmoins, les ventes effectuées n'ont pas eu l'importance à laquelle on s'attendait en raison de la tendance ferme. Cependant on s'attend à des affaires plus animées pour la semaine prochaine, d'autant plus que les apparences sont les meilleures pour la saison prochaine.

» *Peignés* se vendent facilement à des prix élevés, ainsi que les *blousses* et *déchets de laines*.

» *Fils de laine peignée* simples et doubles et *zéphyrs* calmes ; *fils cardés purs et mélangés*, animés à des prix inchangés. *Fils de coton* de toute espèce très fermes sans ventes considérables.

» *Mohairs* 2/32 un peu plus animés, *rovings* calmes.

» *Etoffes de confection* calmes ; *marchandises de laine et de fil* meilleures. *Draps et cuirs de laine* sans changement important. »

Marchés anglais

HALIFAX, 28 avril

La situation s'améliore plutôt un peu, bien qu'il ne se produise pas grand changement sur notre marché. Les achats de laines se font avec beaucoup de réserve et en petites quantités; si certains genres n'étaient pas rares et si les cours ne restaient pas aussi fermes à Londres, les prix ne se maintiendraient probablement pas. Les filateurs n'achètent que ce dont ils ont besoin pour la consommation immédiate.

En laines filées, les filateurs anglais font leur plein chiffre d'affaires, en petits lots, et tiennent avec fermeté aux cotations récentes.

Dans le commerce de tissus la situation est encore calme pour beaucoup de branches.

Condition publique de Tourcoing

Mouvement comparé du mois d'Avril

Matières	1887 Nombre de lots	1887 kilos	1888 Nombre de lots	1888 kilos
Soie	4	479	2	164
Laine peignée	663	1.036.526	743	1.372.815
Laine filée	595	273.288	644	273.237
Blousses	35	6..289	46	109.176
Coton	88	56.453	160	112.090
TOTAUX	1.385	1.435.035	1.595	1.867.482

Expéditions et arrivages par voie ferrée :

Expédié par la Condition . . . 427.590 kil.
Remis en gare aux expéditeurs . 128.443 »
Arrivages directs par voie ferrée . 65.610 »

Total . . 621.643 kil.

Conditionnements : 5.545 1/2; titrages : 387; dégraissages : 74 .[..

Le Directeur, STORHAY.

Situation Météorologique. — Roubaix, 1er mai. — Hauteur barométrique, 755 m/m (baisse) ; température, 7 heures du matin, 10 degrés au-dessus de zéro ; 1 h. de l'après-midi, 17 degrés ; 5 h. soir, 17 degrés au dessus de zéro

Paris, 1er mai. — La dépression qui abordait hier l'Irlande se dirige vers la mer du Nord où la baisse atteint 8 m/m au minimum secondaire tend à se former dans le golfe de Gênes. Le baromètre monte lentement en Islande et sur l'Espagne, rapidement en

---

FEUILLETON DU 3 MAI 1888. — 32 —

L'UNISSON

PAR GEORGE DURUY

DEUXIÈME PARTIE

(SUITE)

VI

Raymond, fort mécontent de toutes ces façons d'agir, essaya d'indiquer discrètement qu'elles auraient pour résultat principal de les ridiculiser l'un et l'autre ; mais Claire feignit de ne pas comprendre, et continua de rassembler les matériaux du roman d'observation, « parisien et vécu », qu'elle ne désespérait pas de lui voir écrire un jour, et dont elle se réservait d'être l'inspiratrice.

Elle avait imaginé de travailler pour lui d'une autre manière encore, en donnant ce qu'elle appelait des « dîners utiles ».

Les hommes seuls, journalistes ou critiques, étaient conviés à ces réunions, d'où ils sortaient la tête un peu montée, tant par les vins, qui étaient généreux, que par les prévenances, les flatteries et les grâces dont la maîtresse de maison ne se montrait point avare.

Elle eut l'habileté d'intéresser l'amour-propre maternel de Mme Blachère au succès de cette petite campagne, et d'obtenir que la générale elle-même donnât à son fils le conseil de ne pas se tenir obstinément à l'écart de gens qui peuvent faire à un jeune écrivain tant de bien ou tant de mal. Parmi les invités de Claire se trouva un vieux bonhomme qu'un long stage, en qualité de pion, dans un collège, avait préparé à tenir, avec quelques unes des qualités requises, la férule de la critique dans un journal.

Une fois par semaine, il y morigénait ses contemporains.

Sa critique empruntait quelque chose de particulièrement amer à une dyspepsie opiniâtre dont il souffrait depuis l'âge de vingt ans, et qui avait, à la longue, saturé de bile son âme comme son corps. Ce bourru malfaisant, ce vieux noircisseur de papier, qui déchiquetait les gens du bout de sa plume, qui n'avait jamais souri à une œuvre nouvelle, qui avait donné le plus bel exemple connu d'une critique invariablement négative et décourageante, — cet inflexible, cet incorruptible, ce juste, — fut ensorcelé par Claire.

Quelques jours après qu'il eut dîné chez elle,il fit, d'assez mauvaise grâce, d'ailleurs, un peu comme un bouledogue qui pense, en léchant, au plaisir de mordre, il fit dans sa chronique l'éloge d'une nouvelle que Raymond, pour ses débuts,venait de publier en feuilleton au *Figaro*.

Ce fut une grande surprise de voir qu'un homme si ferme sur les principes, donnait, à son tour, dans la critique de digestion : ce fut aussi un beau triomphe pour Claire, qui dit à son mari :

« Vous voyez bien !... Vous voilà lancé, maintenant... Avais-je assez raison de dire que je vous aiderais !...»

Telle était sa joie, qu'elle ne put se priver du plaisir de lui annoncer une surprise : un beau costume de moine,avec capuchon et cordelière, pour mettre dans son cabinet de travail, comme Balzac. Raymond trouva d'assez mauvais goût l'idée de vouloir qu'il s'affublât d'un froc ; surtout il fut horriblement humilié des félicitations qu'on lui fit, avec de petits sourires équivoques, au sujet de l'article.

Le mois de mai touchait à sa fin. Claire, qui avait eu déjà beaucoup de succès au « vernissage »,était maintenant toute à l'élaboration de la toilette qu'elle devait porter au Grand Prix.

A cette époque de l'année, Paris est charmant, avec ses marronniers dont la verdure est vierge encore des brutales caresses du soleil d'été, ses jonchées de lilas, de giroflées et de pivoines dans les petites voitures des marchands ambulants, c je ne sais quel air pimpant et coquet que prennent ses jardins, ses squares, ses avenues...Souvent,Raymond allait flâner au parc Monceau, l'un des coins de Paris pour lesquels il avait une tendresse de cœur.

Assis à sa place favorite, sur un banc, près de la pièce d'eau qu'enveloppe à demi une colonnade brisée, il prenait plaisir à écouter le roucoulement monotone et doux des ramiers dans les grands platanes, et, vers le soir, les cris aigres des corneilles qui s'ébattent bruyamment au bord de leurs nids embroussaillés.

En ce lieu,dont le charme un peu triste lui rappelait Château-Frayé, le jeune homme se livrait à de grandes et mélancoliques méditations ; il constatait, avec l'amertume d'une profonde déception, que le mariage n'avait point répondu à ce qu'il attendait de lui ; qu'au lieu d'être l'union de deux ames,comme il l'avait rêvé, ce n'était au fond qu'une vulgaire association matérielle, sans intimité vraie, sans poésie, sans noblesse. Il éprouvait une sorte de souffrance à sentir que le respect de la femme, — dont les enseignements de sa mère l'avaient rempli, — le respect même de l'épouse, diminuait en lui : et c'était Claire qu'il rendait responsable de cette décroissance, à laquelle il ne pouvait encore se résigner sans un mortel regret de son bel idéal.

De grandes jeunes filles, à l'air doux et modeste, passaient devant lui, et il pensait :

« Celle-là, pourtant, aurait pu être ma femme... Ce doit être une âme fière et tendre. A quoi tient la destinée ?... A une rencontre que l'on fait, à un sourire, à un voile de gaze bleue qui donne un air angélique à la moins angélique des femmes...»

Puis, sa générosité native, reprenant le dessus, il avait honte de ces pensées et s'accusait d'être injuste pour Claire.

D'autres fois, c'étaient des enfants qui venaient jouer près de lui, qui lançaient leur cerceau ou leur ballon dans ses jambes ; et il regardait avec un étrange attendrissement ces belles petites têtes bouclées,ces yeux limpides où riait la joie d'être au monde, et de crier et de bondir, et de s'épanouir à la vie comme des fleurs au soleil. Il lui arrivait de caresser furtivement la joue de l'un d'eux,de lui adresser un sourire, auquel l'innocent répondait, trouvant sans doute, dans les yeux de cet inconnu, quelque chose, qui lui rappelait le regard de son père. Alors Raymond soupirait.

Ah ! comme il l'aurait aimé, son fils, s'il en avait eu un ! Dans quelle pâte de loyauté de courage, d'honneur, de patriotisme il l'aurait modelé ! Quel petit héros modeste il en aurait fait ! Et il se voyait, marchant auprès de son enfant en tenant sa petite main dans la sienne,formant doucement ce jeune cœur, l u faisant aimer et respecter tout ce qu'il respectait, tout ce qu'il aimait lui-même ; et il songeait que ce doit être consolant, quand on se sent mourir, de laisser derrière soit un être dont le corps est votre chair et dont l'esprit est votre âme.

Un jour qu'il avait pensé à toutes ces choses plus longuement encore et plus tristement que de coutume, Raymond se sentit en proie à une détresse morale si cruelle, que le mot redoutable qu'il s'obstinait encore à ne pas vouloir prononcer jaillit soudain de ses lèvres.

« Mon Dieu, dit-il, que je suis malheureux ! »

Mme Blachère ayant souhaité que le jeune ménage passât l'été auprès d'elle, Raymond et Claire quittèrent Paris, au commencement de juillet 1885 pour s'installer à Château-Frayé.

Ils y étaient depuis une semaine à peu près, lorsqu'un matin Claire trouva sur la table de sa chambre un énorme bouquet.

« Tiens, au fait, c'est vrai, dit-elle, il y a déjà un an que nous sommes mariés !... C'est gentil à vous, Raymond, d'y avoir pensé. »

(A suivre)

GEORGE DURUY